
MORALISCHE WOCHENSCHRIFTENInstitut für Romanistik, Karl-Franzens-Universität Graz

Permalink: <http://gams.uni-graz.at/o:mws.3361>

Zitiervorschlag: Justus Van Effen (Hrsg.): "No. 22", in: *Le Nouveau Spectateur français*, Vol.2\002 (1725), S. 17-30, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2017. hdl.handle.net/11471/513.20.2016 [aufgerufen am: 19.04.2017].

No. 22

Suite des Reflexions Precedentes.

LE public a été fort partagé sur les pieces Dramatiques de Monsieur De la Motte ; les uns les ont trop admirez pour se donner le loisir de pénétrer jusques aux forces de leur admiration, les autres ont tellement concentré leur attention dans ce qu'elles peuvent avoir de defectueux, qu'ils se sont aveuglez sur les beautez éclatantes, & sur l'art exquis qui y compensent abondamment les défauts. Des critiques quelquefois justes, mais presque toujours outrées, amères, injurieuses ont été entassées les uns sur les autres. La raillerie les a soutenues, & tous ses efforts réunis ont entraîné jusqu'aux suffrages de ceux-là même, qui avoient été les plus prompts à prodiguer à ces pieces des applaudissements sans bornes.

Pour moi, j'avouë qu'il est difficile de ne pas remarquer dans Romulus & dans Ignez de très grand défauts tant pour le plan que pour l'exécution. Mais j'ose soutenir que ces tragédies meritent pourtant l'attention du public ; les situations y sont en général parfaitement bien menagées, & presque toujours exposées de leur côté le plus interessant. J'y croi développer encore autant que dans aucune autre Tragédie Françoisise, l'art d'attacher les Spectateurs, d'exciter en eux, d'entretenir & d'augmenter de degré en degré les mouvements du cœur, qui des passions les plus desagréables en elles-mêmes font sortir la plus touchante satisfaction. Ceux qui les ont censurées, y decouvrent quelques faux caractères, quelques sentimens qui sont contraires à la nature, ou bien au dessus d'elle. Ils n'ont pas tort ; mais cependant leur mauvais cœur m'étonne ; ils ne disent rien de tant d'autres *Tableaux de mœurs* excellens pour l'invention, & soutenus avec tout l'art & avec tout le jugement possibles. C'est là une injustice criante, il est inutile de le prouver, quiconque a l'esprit bon, sans avoir le cœur absolument mal placé, doit le sentir de reste.

Je ne suis pas moins choqué de l'artifice que les Censeurs de Monsieur De la Motte ont employé pour décrier la versification de ses Tragédies. Ils ont ramassé & étalé de suite un grand nombre de Vers foibles & Prosaïques qui sont répandus par tout le corps de ses pièces, & qui mélez à d'autres Vers plus harmonieux & plus soutenus se dérobent presque à l'attention du Lecteur. Ce tour malin a produit son effet sur les esprits peu pénétrants. & voilà Mr. De la Motte qui passe auprès de la plus nombreuse partie du public pour ne savoir pas seulement bien tourner un Vers. J'avouë ingenuement que dans Romulus & dans Ignez le nombre des Vers peu nerveux & souvent plats est excessif & qu'on en trouve quelque fois de cette sorte dans les endroits où il en falloit de très forts & de très poétiques, mais j'ose soutenir d'un coté qu'on deshonoreroit par un artifice semblable, toutes nos plus excellentes tragedies ; & de l'autre, qu'il est absolument nécessaire dans ces sortes d'ouvrages, quelque relevé qu'en puisse être le sujet, de mêler des Vers foibles à des Vers pompeux. La premiere de ces veritez sautera aux yeux à quiconque voudra mettre en lambeaux les meilleures pieces de Corneille & de Racine, mais la seconde pour être sensible à besoin de quelques éclaircissements.

Je croi que c'est un prinicpe aussi sur que simple, que le stile doit être proportionné aux sujets qu'il exprime ; Il est certain par consequent, qu'il y a autant de fadeur dans des termes grands & magnifiques qui masquent une matiere commune, que dans des expressions basses & populaires qui avilissent des sujets nobles & relevez.

Appliquons ces maximes à la Tragedie. Il est certain qu'elle roule toujours sur un grand événement, & qu'elle représente des personnes Illustres, dont le cœur est agité par des passions nobles, & généreuses ; Il s'en suit qu'en général la Tragédie demande des expressions fortes & sublimes, & puisque l'usage veut que ces expressions soient assujesties à une mesure & à une cadance, il s'en suit encore qu'elles doivent être relevées par une harmonie noble & brillante. Mais il n'est pas moins certain que dans toutes ces pièces Dramatiques, il y a des circonstances

ordinaires de la vie humaine, qui conduisent les grands mouvemens, qui les font naître, où qui les lient les uns aux autres. Tel est le récit d'une chose peu intéressante d'elle-même mais essentielle à l'intrigue d'une pièce, tel peut être encore un ordre, une commission qu'un Prince donne à un de ses Domestiques. Ne seroit-il pas pueril au suprême degré de prêter de l'Emphase à un discours de cette nature, la beauté de la Poésie ne seroit-elle pas du fard dans une occasion pareille.

Les Rois & les Héros, qui ont le cœur aussi élevé que l'esprit, ne parlent-ils pas dans certaines circonstances comme les autres hommes, & ne seroit-ce pas s'éloigner du naturel sans lequel rien n'est beau, & les faire extravaguer pitoïablement, que de leur faire répandre les fleurs de la Rhetorique sur les affaires les plus communes de la vie Civile. Je ne veux pas que sur les sujets les plus ordinaires, les Princes s'énoncent en termes bas, & tirée de l'usage de la populace ; Il faut leur mettre dans la bouche des expressions qui dans une situation pareille, seroient employée par des gens bien élevez, & je croi qu'il y a du jugement & de l'art à renfermer alors ces expressions dans des Vers, qui approchent de la Prose

A l'on vû de part le Roi de Comagene, Sait-il que l'attends.

C'est ainsi que Racine fait parler Titus : Il n'y a là à proprement parler, que de la Prose ; Mais ce grand Poète auroit commis, selon moi, une faute impardonnable, si dans cette occasion, il avoit fait prononcer à l'Empereur des paroles plus éloignées de l'usage ordinaire & renfermées dans des Vers plus nombreux & plus ronflants.

Cet art de mettre le stile & la cadance de niveau avec la nature des sujets, n'est pas seulement aimable par lui-même ; il est encore extrêmement propre à faire mieux sentir les endroits où de grands mouvemens, ou des veritez sublimes sont peintes avec des couleurs convenables. Quand un Poète donne la torture à son génie dans toute l'enchainure d'une Tragédie pour embellir des choses communes par des termes recherchés ; quand il s'efforce continuellement à les offrir à l'oreille dans des sons harmonieux, il court risque de lasser l'esprit par des ornemens si suivis & de le frapper foiblement lorsque ces mêmes traits & ces mêmes sons nombreux, mieux en leur place, sont destinés à se rendre maîtres de notre imagination & de notre cœur. Ils ne sont propres à nous étonner à nous enlever, que lorsqu'ils semblent sortir du sein de la matiere & qu'ils font un brillant contraste avec des termes plus simples & avec des Vers moins soutenus, qui se baissent avec ce qu'ils doivent exprimer. Si l'on vouloit bien se servir de cette maxime en examinant les Vers des Tragédies de notre Auteur, peut-être remplaceroit-on par quelques louanges plusieurs censures amères, dont on l'a cru digne.

Si je m'imagine que Romulus & Ignez malgré des fautes assez grandes, & assez nombreuses marquent pourtant un Poète au-dessus du commun ; j'ai une opinion bien plus avantageuse des Macabées ; Je ne sache pas qu'on en ait fait une critique, & je croi qu'il seroit fort difficile d'en faire une bien judicieuse, à moins qu'elle ne fut bien courte.

Le seul défaut essentiel que j'y trouve c'est la nature du sujet ; Je n'aime pas que la Religion chausse le Cothurne, & je trouve que des gens payez pour divertir le public, & qui ne sont pas soupçonnés généralement d'un excès de devotion, n'ont pas trop bonne grace à faire les Prédicateurs. Mais lorsque j'éloigne mon attention de cette idée, je ne saurois m'empêcher de croire que peu de pièces ont été produites sur le Theatre François, qui soient fort supérieures à celles dont je parle. L'art ne sauroit gueres rendre plus intéressant un sujet extrêmement intéressant par lui-même.

Si le génie Poétique consiste essentiellement dans la force & dans la justesse des Tableaux, ceux que Monsieur De la Motte étale dans cet Ouvrage, de la manière la plus touchante, doivent convaincre tous ceux qui ont une imagination, & un cœur, du génie Poétique de cet estimable Ecrivain. Le naturel & l'extraordinaire s'unissent dans les caracteres de cette pièce de la manière la plus merveilleuse & la plus intéressante. Ce qui étonne & agite le plus une ame capable de beaux mouvemens, c'est la tendresse la plus vive que la nature puisse inspirer à une Mere pour un Fils, l'espérance d'une maison illustre ; Tendresse qui subsiste dans un même cœur avec la pitié la plus pure, la plus ferme, & la plus Héroïque, qui en triomphe sans l'affoiblir ; C'est cette même pitié qui dans l'ame d'un Héros religieux s'unit avec l'amour le plus délicat & le plus tendre, sans que ces deux dispositions du cœur, qui se livrent de continuel combats, puissent se détruire. En vain diroit-on que ces situations touchantes ne sortent pas du génie du Poète mais de la nature du sujet. Il en est de même de toutes les situations semblables ; le mérite du Poète ne consiste, qu'à les sentir avec force, à les développer, & à les exposer dans leur jour le plus frappant.

Pour rendre entièrement justice à cet excellent Ouvrage, je dois ajouter que la Versification m'en paroît plus nerveuse que celle des autres Tragédies de l'Auteur. S'il y a des lambeaux languissans, peut-être la place où ils sont les autorise-t-elle, & doit les faire considérer comme un effet de l'art du Poète ; Et s'il s'est glissé des Vers peu nerveux dans des endroits, où il en falloit de parfaitement soutenus, ces petits défauts se dérobent à l'attention d'une ame entièrement entraînée par les grands mouvemens, par l'élévation des pensées, & par la beauté des maximes.

L'Ouvrage de Monsieur De la Motte qui s'est le plus attiré le dégoût du public & les railleries de ses confreres en Apollon, c'est le recueil de ses Fables. Je ne saurois nier qu'il ne s'y trouve des imperfections capables de justifier en parties l'idée desavantageuse, que la multitude des Lecteurs en a conçûe sur la foi des Critiques. Mais j'ose soutenir malgré ces imperfections, qu'en général ces fables sont essentiellement bonnes, ingénieuses, propres à faire l'effet, qui est le but de ces sortes de pièces, & qu'elles marquent un génie supérieur. Pour en juger d'une manière éclairée, on n'a qu'à prendre pour guide le discours de l'Auteur sur la nature des Fables ; les idées en sont simples, nettes, bien arrangées, & accessibles au simple sens commun accompagné & soutenu d'une médiocre attention. Je sais que ces Fables ne sont pas précisément dans le goût de celles, qui donneront selon toutes les apparences l'immortalité à la Mémoire de Monsieur de la Fontaine, mais elles n'en sont pas moins bonnes ; l'Auteur lui-même le fait voir avec évidence dans le discours dont je viens de parler, & j'ose défier ces Censeurs d'y répondre d'une manière sensée.

Les défauts que je trouve dans cet Ouvrage, sans le mépriser, sont d'une autre Nature. Monsieur De la Motte répand dans tous ses Ouvrages l'aimable caractère d'honnête homme, qui est si capable de faire goûter les talents de l'esprit ; il les embellit encore d'un art de modestie, qui relève d'une manière si éclatante la beauté de l'imagination ; s'il en sort, on remarque sans peine que ce n'est que par licence Poétique, & pour imiter l'orgueilleux Enthousiasme de ses prédécesseurs. Le caractère d'honnête homme, d'ami du bon-sens & de la vertu regne dans ces Fables comme dans ses autres productions ; Mais je ne sais par quel hazard la touchante modestie s'en éloigne presque pour faire place à une vanité choquante. La plupart de ces petites pièces ont des testes ou des queues aussi grosses & quelquefois plus grosses que le corps même. Ce sont des discours à part, desquels d'ordinaire l'Ouvrage principal est entièrement indépendant. Il y en a un petit nombre que je ne désapprouve pas, ce sont des espèces de Dédicaces, ou les louanges les plus délicates, se sont enveloppées de termes simples, & semblent se dérober du cœur sans que l'esprit s'en mêle ; si ces Panegyriques ont pour soutien la vérité, il semble qu'il faut les admirer comme les marques évidentes d'un génie peu commun & d'une heureuse invention, qui caractérise le plus essentiellement un Poète. Les pièces accessoires qui me déplaisent dans cet Ouvrage, ne manquent pas non plus du côté de l'esprit & de la justesse des idées ; ce qui m'y paroît rebutant c'est un amour propre, qui ne daigne pas seulement se couvrir de la moindre enveloppe. L'Auteur est presque par tout mêlé avec les Animaux, les plantes, & les vertus personnalisées, dont il fait nos Docteurs. Il ne se perd jamais de vue. Sa gloire est du moins aussi présente à son esprit que la Morale qu'il tâche à nous insinuer, & l'on peut dire qu'un bon tiers du Livre consiste en Apologies & en Préfaces, dont quelques-unes pourroient servir de discours Préliminaire à tout l'Ouvrage. Il paroît être continuellement sur des épines ; Tantôt il se met en garde contre les Critiques possibles ou probables, & il veut les repousser avant qu'elles le frappent. Tantôt il se félicite de son art, & de son invention. Il indique la manière, dont il en embellira la pièce qu'on va voir, il applanit pour elle la route de l'admiration, qui de sa nature ne veut point être sollicitée, & qui se refuse aux objets qui en sont les plus dignes lorsqu'on veut lui ôter le plaisir de s'y donner de son propre mouvement. C'est là peut-être la cause machinale du peu de goût qu'on a pour les fables mêmes, & je ne saurois attribuer l'immodestie que Monsieur De la Motte étale ici sans réserve, qu'à l'adulation de ses amis qui peut lui avoir persuadé, qu'il a un droit absolu sur les applaudissemens du public & qu'à leur défaut, il peut s'en dédommager par ses propres mains.

Voilà l'imperfection principale que je trouve dans cet Ouvrage, imperfection qui sort du cœur, & non pas du génie, & qui place plutôt Monsieur De la Motte au rang des Poètes, qu'il ne l'en exclut. Je remarquerai dans le même Ouvrage quelques défauts qui coulent d'une autre source ; cependant je croi qu'ils ne les deshonoront pas & qu'il faut les mettre uniquement sur le compte de l'esprit humain qui, quelque fort & quelque judicieux qu'il soit, est sujet à l'inattention & à la foiblesse de se laisser séduire par des fausses lueurs, que lui offre le feu de l'imagination.

Monsieur De la Motte est quelquefois indocile à ses propres préceptes, ou du moins il ne les a pas toujours présents à son esprit. Dans son discours il desaprouve avec justice les Fabulistes, qui préviennent la curiosité du Lecteur, & qui l'instruisent dans un prologue, du sujet qu'ils vont envelopper dans une Allegorie, je suis si fort convaincu de la bonté de cette regle que je trouve même peu judicieux de placer au frontispice des Fables, des Titres qui en indiquent le sens. Mais c'est l'usage, ne poussons pas jusques-là la sévérité ; restons en à ce qu'il y a de déplacé dans les Prologues en question. La Fable est une Enigme, dont la Morale est le mot, & il est ridicule de placer le mot avant l'énigme ; en agissant de cette maniere, on rend l'allegorie absolument inutile & pour l'agrément & pour l'utilité, & l'on prodigue de l'imagination & de la justesse sans le moindre fruit.

Il est étonnant que Monsieur De la Motte ait si bien senti ce défaut du jugement, & qu'il y ait donné pourtant avec si peu de circonspection. Heureusement les exemples en sont rares, mais en voici un, qui est très marqué ; C'est dans le Conquérant & la pauvre femme. Dans un Prologue presque aussi grand que la Fable même, Monsieur De la Motte déclame contre les Monarques, qui perdent leur temps à conquérir, & qui s'ôtent par là le tems & les moyens de bien gouverner. Les images de la Fable conduisent au même sens qui perd par cette espece de répétition sa grace & sa force ; C'est dommage que le discours direct ne se trouve pas à la fin de l'Allegorie ; tout seroit en sa place, & je suis sur que cette pièce paroitroit un Chef-d'œuvre à tous ceux qui auroit du discernement, & de l'équité. Qu'on en juge par ce lambeau du Prologue même :

Mais que devez vous être ? & qu'est ce qu'un Monarque ?

C'est plutôt un Pasteur qu'un maitre du troupeau,
C'est le Nocher qui gouverne la barque
Non le possesseur du Vaisseau.
Votre Empire s'étend du couchant à l'Aurore.
Cent peuples suivent votre loi.
Vous n'êtes que puissant encore ;
Gouvernez bien ; vous voilà Roi

Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance

C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant, pour notre bien,
substitut de sa Providence.
Veillez donc à ce bien, qu'il veut vous confier ;
Mettez là votre gloire, & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéir ; voilà notre metier. Et nous rendre heureux, c'est le votre.

Voilà de grandes vérités exprimées par des termes bien unis & bien simples. Ce n'est pas un merite médiocre.